

circonstances, lui fait le plus grand honneur. M. Masseras a aussi fait une lecture en anglais, dans la Salle Nordheimer, de manière à faire voir que cette langue lui est presque aussi familière que sa langue maternelle; et il a donné au profit de la souscription canadienne, à la Salle Bonaventure, une intéressante soirée, dont le produit a été de \$74.

— On apprendra sans doute avec plaisir qu'une nouvelle Revue doit être prochainement publiée à Paris sous le nom de *l'Economiste Français*, et qu'une grande partie de l'espace y sera consacré à faire connaître à la France le Canada, son histoire, sa situation actuelle, ses ressources, sa littérature et les avantages que ce pays offrirait à l'émigration française. M. Rameau, le zélé et habile auteur de "la France aux Colonies," doit être, assure-t-on, au nombre des principaux collaborateurs de cette nouvelle publication.

— M. Rolland, libraire de cette ville, a eu l'heureuse idée de rassembler dans son établissement tout ce qu'il a pu trouver de livres et de publications canadiennes. Il en publie dans *l'Echo du Cabinet de Lecture*, un catalogue, et cette feuille fait observer en même temps que, tandis que l'on s'empresse assez souvent d'acheter des ouvrages frivoles ou même dangereux qui ont vu le jour dans d'autres pays, très peu de gens songent à remplir leurs bibliothèques de productions nationales, qui, à part de leur mérite intrinsèque, ont toutes une certaine valeur bibliographique qui ne pourra manquer de s'accroître de jour en jour. Les amateurs en effet recherchent déjà et paient assez cher des livres et des brochures imprimés ici et dont on ne fait peu de cas lors de leur publication.

— On lit ce qui suit dans une des dernières livraisons du *Correspondant* de Paris: Cet article est signé de M. Auguste Cochin:

"La France a été indifférente envers le Canada; le Canada n'est pas ingrat envers la France. Là bas vivent des Français toujours amoureux de la patrie, estimant et servant fidèlement les institutions libres qu'ils ont reçues de l'Angleterre, mais conservant pour notre drapeau notre foi, notre langue, nos traditions, un culte opiniâtre et touchant. Le nom de Montmorency, le nom de Montcalm, sont prononcés respectueusement avec ceux de Cartier et de Champlain; un navire français ne paraît point sans qu'on le salue avec enthousiasme; nos journaux et nos livres sont lus; nos prêtres sont aimés; nos anciennes mœurs, étonnamment conservées, se mêlent au goût de nos projets modernes. Il n'est pas un point du globe où le génie de la France ait poussé des racines plus profondes que sur cette terre que nous avons imprudemment sacrifiée.

"Quelques-uns des hommes distingués qui entretiennent ce feu doux et sacré viennent de fonder un recueil, intitulé les *Soirées Canadiennes*, particulièrement destiné à populariser les anciennes traditions du Canada, et les faire lire en français. Ils ont pris pour devise cette charmante phrase de Noddy: *Hâtons-nous de raconter les délicieuses histoires du peuple avant qu'il les ait oubliées*. J'ai sous les yeux les quatre livraisons de ce recueil. Un Canadien, que ses services, à l'Exposition universelle de 1855, ont fait grandement apprécier en France, M. Taché, frère du jeune évêque qui évangélise la Baie d'Hudson, y raconte sous ce titre: *Trois légendes de mon pays*, les mœurs des Indiens avant l'établissement du christianisme, leurs combats, leurs chasses, autres combats bruyants, leurs superstitions, leur conversion, dans une série de tableaux animés, colorés, qui rappellent le genre de Cooper. Un autre récit de M. Larue, et quelques poésies gracieuses composent ces premières livraisons.

"Ce simple recueil est assurément bien loin des grandes revues périodiques de l'Europe. Il ne vise pas à leur importance, il ne prétend pas à leur supériorité. Mais nous n'a-t-il aucun des défauts que la morale y découvre. C'est, pour l'esprit et pour le style, du *rien français*; et est permis de trouver que le style gagnerait à se rajeunir, mais l'esprit? Lorsque le Canada eut le malheur d'être séparé de la France, il eut le malheur d'être séparé du voltairianisme. En lisant les *Soirées Canadiennes*, on ne rencontre rien que d'honnête, on ne respire rien que de pur. Si ce recueil dure, comme nous le souhaitons, il mérite que la France lui fasse bon accueil, qu'on le lise dans nos écoles et dans nos familles chrétiennes. Ce sera rendre de justes actions de grâce aux hommes de talent et de cœur qui entretiennent dans ces lointaines contrées l'amour et la vivante image de la France."

Les critiques parisiens ont toujours traité assez cavalièrement les livres français publiés hors de la grande métropole. Pour eux, la Province, la Belgique et les colonies n'existent pas. Nous n'avons donc pas lieu de nous étonner si, dans l'appréciation des productions canadiennes, il se trouve toujours, sous les éloges les plus bienveillants, quelque restriction importante: un *mais* ou un *si* qui emporte le morceau. C'est déjà quelque chose que d'avoir attiré l'attention des grandes revues:

"Vous leur fîtes, seigneur,

"En les mangeant, beaucoup d'honneur."

Aussi la curiosité, beaucoup plus que le désappointement, nous porte-t-elle à nous demander ce que M. Taché et M. Larue auraient à faire pour rajeunir leur style, et comment, en le faisant, ils pourraient y gagner? Déjà M. Ampère avait trouvé des archaïsmes dans l'ouvrage de M. Garneau. Serait-il possible que, malgré la lecture constante des œuvres contemporaines qui nous parviennent si peu de jours après leur publication, nos meilleurs écrivains fussent aussi singulièrement attardés? Ou bien, n'est-on persuadé qu'il devait en être ainsi

dans un pays aussi éloigné de la France, et qui en est depuis si longtemps séparé; et donne-t-on comme un jugement rendu après mûr examen, ce qui n'est qu'une opinion préconçue?

Dans tous les cas, rajeunir notre style nous paraîtrait une opération quelque peu dangereuse, à la faire tout d'une pièce. Nous conseillerions volontiers à nos jeunes écrivains d'y regarder à deux fois avant que d'adopter certaines formules n'adornées qui ne feront pas vie qui dure, et passeront même avant d'avoir vieilli. Nous aimerions mieux encore voir traîner dans leurs écrits quelques phrases surannées que leur entendre balbutier l'argot de la Bohême, lequel irait si mal au *rien d'esprit*, tant préconisé par M. Cochin! Nous respectons, d'ailleurs, trop sincèrement l'écrivain du *Correspondant*, pour croire qu'il ait soupçonné que ses remarques portaient avec elles un aussi grand danger.

BULLETIN DES SCIENCES.

— Un fait astronomique remarquable se produit en ce moment: c'est la variation ou plutôt l'accroissement de lumière de la plus belle étoile du ciel austral, l'éclatant Canopus, du navire Argo. Un astronome du Chili écrit au père Secchi, à Rome que cet astre dépasse actuellement en éclat l'étoile Sirius, ce qui le rangerait dans la catégorie des étoiles variables. Seulement, les périodes de variation semblent si étendues en comparaison de celles des autres astres de cette nature, que la vérification de ces périodes et le calcul de leur durée seraient fort difficiles. En effet, nous ne croyons pas, depuis trois siècles que Canopus est connu, que l'on ait encore signalé de changement, en plus ou en moins, dans sa lumière. Il faudra donc peut-être encore trois cent soixante ans d'observations pour reconnaître, avec un peu de raison, les périodes et les lois de ces variations; et encore faut-il admettre deux choses: la première, qu'au moment de la découverte Canopus sortait de la période *minima*; et la seconde, que les deux périodes d'éclat sont de même durée, ce qui est loin d'être prouvé, nous dirons même, d'être probable, comme on peut le voir par l'exemple d'*Algol*, de *Delta* de Céphée, et d'*Eta* d'Antares, dont les périodes d'éclat sont sensiblement plus longues que celles d'affaiblissement.

Entre autres curieux résultats, l'analyse spectrale en peut, si l'occasion se présente, offrir un passablement extraordinaire, et qui, au temps jadis, eût pu conduire ses adeptes à un terme peu désirable. M. Victor Meunier nous disait, dans ces trop courts feuilletons de *l'Opinion Nationale*, que l'analyse spectrale nous donnerait l'inventaire de l'univers. Nous irons un peu plus loin. Il peut fort bien arriver que l'analyse spectrale nous donne les éléments d'étoiles *disparues*. ... Les cas sera sans doute très-rare, mais enfin il est au nombre des possibilités, et, si l'on procède à l'analyse de tous les astres, il y aura de très-nombreuses probabilités pour que ce cas se présente encore assez souvent. Voici donc ce que nous supposons et qui n'a rien d'impossible.

Un monsieur, que les lauriers de MM. Kirchhoff et Dupré empêchent de dormir, en apprenant qu'ils ont analysé le soleil, se propose d'analyser les étoiles. Le 23 septembre 1860, à minuit, il dirige un prisme sur une des étoiles les plus brillantes du ciel, la Chèvre, par exemple. Le rayon traverse le cristal; notre observateur note attentivement les modifications du spectre, et l'opération faite, jette un dernier regard sur l'étoile comme pour le remercier. O prodige! l'étoile a disparu, non pas qu'elle soit couchée, puisqu'elle était à plus de cinquante degrés au-dessus de l'horizon, mais elle a disparu comme l'étoile d'Hipparque, de Tycho-Brahé ou de Kepler, et celles qui sont indiquées dans les catalogues, mais qui ne se retrouvent plus.

Mais, dira-t-on, qu'importe, puisqu'on a le spectre?—Oui; mais que représente ce spectre?—Celui de l'étoile qui vient de disparaître? Sachez, monsieur, que c'est celui de l'étoile telle qu'elle était il y a, non pas un instant, mais soixante-dix ans, onze mois, vingt-neuf jours, vingt-trois heures et cinquante-neuf minutes! C'est-à-dire que cet innocent monsieur, avec son instrument plus innocent encore, a pris le spectre d'une étoile éteinte depuis cette époque-là!—Mais votre monsieur mérite la harte et le fagot!—Peut-être; mais, en tout cas, voici l'explication de cet abominable sortilège; la Chèvre, cette étoile aux feux si chatoyants, a une parallaxe de quarante-six centièmes de seconde, ce qui donne l'insignifiante distance de cent soixante mille milliards de lieues; y par voisinage, comme vous voyez. Or, la lumière, renommée, comme on sait, pour son allure de *Rossinante*, traverse cet espace en soixante-et-onze ans, au petit pas de quatre millions par minute. Le rayon reçu sur le prisme était donc le dernier rayon de l'étoile éteinte, qui étincelait encore le 22 septembre 1860, à onze heures cinquante-neuf minutes du soir.

Nous avons parlé, dans un autre numéro, de l'analyse spectrale du soleil. M. Roscoe, en rendant compte de cette opération à l'Institut royal de Londres, déclara qu'il n'oubliait jamais l'impression qu'il éprouva à la vue du spectre du fer dans le soleil. Dans la moitié inférieure du champ du télescope se trouvaient au moins soixante-et-dix lignes de fer, de teintes variées; dans l'autre portion, au contraire, brillait le spectre solaire dans tout son éclat, mais barré d'innombrables lignes noires, et toutes les séparations étaient nettes et bien tranchées. Il est impossible de nier que cette découverte puisse avancer nos idées en cosmogonie et nous donner des notions plus correctes sur la constitution physique de tout le système stellaire, et même sur les lois de la gravitation universelle. L'analyse des Pléiades, par exemple, que Miedler prétend être le centre dynamique du monde, pourra singulièrement éclaircir la question.—*Revue Britannique*.

Des Presses à air dilaté d'Esusèbe Sénécal, 4, Rue St. Vincent, Montréal.